

## CHRONIQUE POETIQUE

### PABLO NERUDA - QUE S'EVEILLE LE BUCHERON

par Jacques GAUCHERON

Le camp de la paix choisit ses valeurs

C'est un événement sans précédent que le Congrès des Partisans de la Paix ait choisi, succédant à la vieille société impuissante dans la promotion des valeurs culturelles, de donner un prix à deux poètes, Nazim Hilcmet, — dont les œuvres choisies viennent de paraître, — et Pablo. Neruda.

D'ores et déjà le choix de Varsovie montre bien que les œuvres de progrès ne se définissent pas par *comparaison* avec les formes actuelles, fossiles, de la littérature bourgeoise. Elles leur sont déjà, au sens propre, incomparables. Elles ne se présentent pas comme une négation, mais comme une affirmation, une promotion qualitative de la création artistique. Elles effacent, c'est sûr, et détruisent les impasses, les tics, les modes d'un jour, elles accusent et dénoncent la vanité des recettes et des poncifs exploités. *Elles manifestent un progrès de la culture, par rapport aux meilleures œuvres du passé.*

Ce que dit le choix de "Varsovie, c'est qu'il n'est plus suffisant de tenir une plume, et de la manier *habilement*. C'en est fini, comme le disait Montaigne à propos de l'« Estude », d'écrire « pour l'ostentation ».

Le choix de Varsovie, sur ces poèmes, c'est un grand événement *poétique* à l'aube de 1951.

« Que s'éveille le bûcheron »

C'est spécialement pour son poème *Que s'éveille le bûcheron* que Pablo Neruda a reçu la nouvelle et haute récompense : le prix de la Paix. Ce poème avait été traduit par Alice Arweilher, Louis Aragon, Georges Soria, et Noël-A. François. En attendant de le retrouver dans le troisième volume du *Chant général*, on le lit dans la revue Europe : (n° 35, nov. 48). Ce poème est daté, par l'auteur, de mai 48, il a été écrit « quelque part en Amérique », au temps où les policiers sud-américains pourchassaient le poète, caché au milieu de son peuple. Ce texte était arrivé en France, en ce temps-là, où se multipliaient les protestations pour desserrer l'étreinte de la tyrannie et sauver la vie du poète en danger. C'est toujours un signe précurseur des violences de l'oppression, lorsque les gouvernements tentent de réduire au silence les grandes "voix du monde. Et Neruda écrivait alors :

*Que Personne ne-pense à moi.*

*Pensons à toute la terre...*

comme pour mieux signifier combien ce qu'avait de particulier sa situation n'était en fait qu'un présage général. C'est dans ce temps-là qu'Aragon écrivait *le Romancero de Pablo Neruda*, publié à la fin du *Nouveau Crève-Coeur* :

Où demeure  
Où demeure  
Où demeure aujourd'hui le bouvreuil du Chili.,

Invisible et insaisissable, caché dans l'épaisseur de son pays, Neruda continuait de chanter, comme un oiseau furtif dans l'épaisseur des branches reste là, pour donner à l'air et au paysage la qualité profonde d'une vie pacifique, cette paix qui va ressurgir, menaçante pour les tyrans:

*Et son trille détruit l'étreinte des tempêtes,*  
disait alors Aragon, et le trille de Pablo Neruda, on pouvait l'écouter dans l'espace entre les deux Amériques, on pouvait l'écouter dans l'espace entre le Chili et la France ; ce qui était le trille d'un poète devenait au mois d'août 48 le Congrès Mondial des Intellectuels pour la Paix, une première et grande rencontre de savants, d'écrivains et d'artistes pour sauvegarder la culture et la paix, à Wroclaw, dans une ville polonaise où l'avenir disputait la vie à des ruines. A Wroclaw fut posée une première pierre, signe d'un grand édifice vivant qui allait se construire, prémisse du mouvement mondial des Partisans de la Paix, qui, justement, à son deuxième Congrès, allait décerner, en 1950, les prix de la Paix, et prouver au monde que la lutte pour la paix est aussi lutte pour la culture. Mieux encore, que du sein des peuples pacifiques renaît la puissance de création artistique, foulée aux pieds par les fauteurs de guerre.

Le vœu de Pablo Neruda, de Mai 48 : « Que s'éveille le bûcheron », s'est déjà réalisé un peu partout à travers le monde : des milliers de bûcherons se sont éveillés, la colombe de Picasso vole au milieu de leurs travaux, sur toute la terre. Ce que chantait, alors Pablo Neruda, du fond de sa solitude pourchassée, c'est un premier cri d'appel, un avertissement solennel, repris aujourd'hui par des millions d'hommes. Ce poème est leur bien propre, qui avançait et qui avance toujours les raisons de la paix : Toutes les bonnes et chaudes raisons de la tendresse pour la nature, pour le paysage :

*J'ai marché, roulant la terre amère,  
Feuilles bleues, pierres des cascades,  
Ouragans qui tremblaient comme toute la musique,  
Fleuves qui priaient comme des monastères,  
Canards et pommes, terres et eaux,  
Quiétude infinie pour que naisse le blé...*

Et la paix, c'est d'abord cette « quiétude », si familière qu'on risque de l'oublier, celle qu'il faut à la terre pour que le grain de blé germe, celle qu'il faut au travail des machines fabuleuses, les « libres locomotives », les « perforatrices au cou de condor », celle qu'il faut pour l'accomplissement monotone des gestes simples de la vie quotidienne :

*Entrez dans le Missouri, regardez le fromage et la farine.*

Pour la « jeunesse dorée de West Point », le poète désigne les objets les plus humbles, il rappelle qu'un amour semblable règne au cœur de tous les hommes à travers toute la terre:

*J'aime le petit foyer du farmer...*

et que tous les hommes aiment dans le peuple américain ce qui ressemble à un visage de paix :

*Ton Sang travailleur est celui que NOUS aimons.*

Ce visage est aussi celui de la grande tradition américaine de la liberté : le « bûcheron » dont Neruda secoue le sommeil, c'est l'héritier d'Abraham Lincoln ; et la cause commune de la paix est enregistrée dans les voix fidèles de l'Amérique : Melville, Whitman, Poë, Dreiser... Désormais le poème peut se lire, — ainsi que le souhaitait Aragon dans les *Chroniques de Bel Canto*, — « comme le journal ». Le poème est soudain le journal, l'histoire de ce qui se produit de lent et d'imperceptible encore, dans le pays, ce que le poète « sait parce qu'il le dit », et qui sera, quelques années plus tard, une aveuglante évidence pour tous. Il ne s'agit même pas d'un poème, à travers lequel, les circonstances seraient transparentes; non, l'appel de Pablo Neruda au peuple américain intègre à la parole poétique le langage des événements mêmes.

*...Il y a du nouveau' dans les terres d'Amérique.*

*Ces noirs qui combattirent avec toi,*

*Les durs et les souriants, regarde-les :*

*Ils ont planté une croix ardente*

*face à leurs maisons,*

*Ils ont pendu et brûlé ton frère de sang,*

*Ils avaient fait de lui un combattant, aujourd'hui ils lui déniaient*

*parole et décision, ils se rassemblent, la nuit, les bourreaux*

*encapuchonnés, avec la croix et le fouet.*

*Autre chose*

*s'entendait combattant outre-mer).*

Aujourd'hui, le poème passe comme un coup de projecteur, sur les plaies anciennes de l'Amérique, qui ont pris une nouvelle allure.

Peu à peu, dans la « quiétude » familière des choses et des êtres, s'insinue l'inquiétude : le visage de la paix sourdement combattu par le masque de la guerre, s'estompe. L'ennemie de l'homme, l'ennemie du peuple, la guerre, tue, bafoue, éteint la fierté nationale et noie la vérité, dans les plaines de l'Arizona, dans les forêts du Paraguay, mais aussi, « au delà de nos terres », en Grèce et en Chine, « pour secourir des gouvernements souillés comme des paillassons immondes ».

Allons-nous sombrer dans le désespoir, dans l'avalissement que souhaitent les bourreaux capitalistes ? Non. Dans le vent majeur qui souffle sur le monde, la « chronique » de Pablo Neruda vire de bord, et nous repartons des objets les plus humbles : ils ont une autre couleur, car

ils ont un autre avenir ; notre temps n'est pas celui du désespoir, c'est celui de la plus grande espérance des peuples :

*Je suis venu ici pour chanter*

*Et pour que tu chantes avec moi,*

dira Neruda, à la fin du poème. Et il n'est qu'un seul lieu au monde où tous les hommes peuvent chanter ; c'est sur le chemin de la Paix. Il nous faut repartir de la « source nouvelle », l'Union Soviétique.

### **Le chemin de la Paix**

Nous avons partagé le goût infini de quiétude, celle de la terre où germe le blé, celle des hommes aux gestes monotones ; nous avons partagé l'inquiétude, de voir cette conditionnelle quiétude traversée par les couteaux d'une exploitation féroce, avide de nouveaux terrains où exercer sa barbarie. L'évidence poétique nous a fait saisir au vif d'où viennent les menaces.

On trouverait dans les grands poèmes de Walt Whitman quelque chose d'analogue. Walt Whitman, pour avoir été le chantre de l'Amérique en construction, n'en décelait pas moins dans la vie américaine des motifs de désespoir. Il fut lui-même en butte aux attaques des classes dominantes et il y a quelques fêlures dans les plus grandioses de ses chants.

Pablo Neruda écrit, parce qu'il le peut, un chant de certitude, sans réticence-, sans arrière-pensée.

Walt Whitman, avec une sorte d'e générosité idéaliste, avait tenté de franchir les barrières qu'il sentait bien par une vision cosmopolite du monde, par un amour de la diversité contradictoire de la vie des hommes, et il proclamait par son chant *Salut au monde !* l'abolition de toutes les limites, de toutes les frontières. Il y gagnait de l'ampleur, mais il aboutissait à une humanité abstraite, décomposée pour ainsi dire. Sa volonté d'élargir l'horizon finalement s'éparpillait, s'amenuisait. Il ne restait plus que sa grande volonté de bâtisseur. Ce détour, par l'œuvre de Walt Whitman était nécessaire pour comprendre comment Neruda peut, — expressément, — faire appel au souffle whitmanien :

*Donne-moi ta voix et le poids de ta poitrine enterrée*

*Walt Whitman, et les graves racines de. ton. visage.*

*Pour chanter ces reconstructions...*

Cet appel au passé américain, à son grand poète, — au temps où la passion des défricheurs et des bâtisseurs l'emportait sur celle des spéculateurs, — n'est pas là comme un lien culturel de poète à poète. Neruda reprend, à Whitman ce qu'il a de meilleur, sa générosité de démocrate, et, en même temps, il dépasse les bornes inquiètes de son idéalisme; moderne, résolument moderne, Neruda revient dans l'histoire de notre monde, et, sur la base, du réalisme socialiste, sur la base de l'internationalisme prolétarien, entonne un chant plus libre, un chant de

certitude. Le salut de l'homme libre, son salut au monde, va d'abord à la liberté qui grandit. L'histoire des hommes a-changé de couleur, elle s'est couverte d'espérance à Stalingrad, au plus profond de la nuit. Mais Stalingrad reste un phare du monde, non pas seulement à cause de ses ruines glorieuses, mais dans le présent, parce qu'elle est victoire de la vie sur le mort, une cité reconstruite :

*Du sang surgit Stalingrad  
Comme un orchestre d'eau, de pierre et de fer  
Et le pain renaît dans les boulangeries  
Le printemps dans les écoles, le vent  
fait lever de nouveaux échafaudages, des astres neufs...*

Le chemin de la paix prend sa source dans la ville où renaît, étage par étage l'espérance, il sillonne l'Union soviétique tout entière, la « Mère des hommes libres », il longe le Kremlin, sous le regard de Staline et sous la lumière de sa lampe, et jamais, regardant au loin ceux qui ont dit « camarade » au monde, jamais nous n'avons été plus près de toucher le plus profond du cœur, les vœux les plus chers que tous les hommes formulent à voix haute ou à voix basse, chacun pour sa patrie.

Dans cette juste lumière, née de la peine et du travail des hommes, que répand aujourd'hui sur le monde l'Union soviétique, par son existence même, les objets de la vie quotidienne prennent leur nouveau sens, et sans doute fallait-il un grand poète pour donner confiance à ces humbles objets, pour donner aux choses leur merveilleuse banalité, leur merveilleuse puissance contre les hordes du mal et de la guerre : La quiétude profonde enfouie au cœur des hommes de demain, se redresse soudain, agressive et menaçante, contre les manieurs d'or et les marchands d'épouvante qui voudraient la détruire. La paix est un combat, qui se mène par les moyens de la paix ; la paix est la force dominante dans le monde, et les fauteurs de guerre n'ont que des cauchemars de violence, d'assassinat, d'agression, de carnage.

*Mais si tu armes tes hordes, Amérique du Nord,  
Pour détruire cette frontière pure,  
et mener le boucher de Chicago  
gouverner la musique et l'ordre  
que nous aimons,  
nous sortirons des pierres et de l'air  
pour te mordre,  
nous sortirons de la dernière fenêtre  
pour te verser du feu,  
nous sortirons des vergers les plus profonds  
pour te clouer avec des épines, "  
nous sortirons du sillon pour que la semence  
frappe comme un poing colombien.*

*Nous sortirons pour te refuser le pain et l'eau.  
Nous sortirons pour te brûler en enfer.*

La grande levée des cœurs pacifiques, la levée en masse de toutes les patries contre la mainmise coloniale dont rêve « l'idole qui tient d'une main l'or et de l'autre la bombe », préfigure et figure la lutte actuelle des peuples pour la paix. De son vaste regard généreux, Pablo Neruda balaie le monde où se lèvent les étendards de la liberté, il salue le monde, du haut du promontoire de la paix. Il évoque ce que serait une nouvelle guerre, où toutes les forces pacifiques, les choses et les êtres, seraient dressés contre les hordes d'invasion : vision grinçante, vision de jugement dernier des rêveurs de mort. Et le cri d'amour qui s'était contenu, et qui parcourait en profondeur le poème éclate, au bord de l'épouvantable :

*Que rien de tout cela n'arrive !*

Que les forces de paix arrêtent le bras des destructeurs<sup>^</sup> et l'avenir, hésitant encore entre les deux voies, prendra celle de l'apothéose pacifique, et le poète, confiant, peut désormais chanter cet hymne solennel :

*Paix pour les crépuscules qui viennent*

*Paix pour les ponts, paix pour le vin...*

La tendresse humaine palpite au cœur des moindres choses, plus humaines encore d'avoir vaincu les meneurs, d'avoir remporté la rude et nouvelle victoire, une victoire pour tous :

*Paix pour le boulanger et ses amours*

*et paix pour la farine, paix*

*pour tout le blé qui doit naître*

*pour tout l'amour qui cherche le feuillage,*

*Paix pour tous ceux qui vivent, paix*

*pour toutes les terres et toutes les eaux.*

\* \* \*

Est-ce un poète qui vient de parler ? Oui, si l'on veut bien considérer que le poète, c'est une autre réalité aujourd'hui que, celui qui s'attendrissait à ses propres petites confidences. Le poète qui vient de parler, c'est une grande voix anonyme, et puissante, par qui sont venus jusqu'à nous le langage de la terre, le cri des oiseaux, l'espérance du blé en herbe. Plus encore, ce que vous venez d'entendre, c'est le cri biologique de la mère qui sent ses fils et ses filles menacés. Plus encore, c'est le cri même de l'histoire, au moment présent. Les paupières se lèvent, le regard s'allonge, les œillères s'écartent, c'est la porte de la tendresse, c'est le portail de la fraternité qui s'ouvre. Qui a parlé ? Un poète, oui, mais n'est-ce pas votre cœur véritable que vous avez entendu ? Pensée lucide et regard clair, c'est aujourd'hui le signe du véritable amour. Tous les hommes pacifiques de la terre ici se reconnaissent.

C'est un homme nouveau, une autre sorte d'homme qui parle dans ce poème. Il est encore trop tôt pour replacer ce poème dans l'ensemble du *Chant général*, puisque le premier tome seulement est paru. Mais déjà, l'on peut dire que c'est une bien longue histoire de sang, d'oppression et de lutte pour la liberté qui préparé ce chant de la paix. Longue histoire, que raconte Neruda, où se sont lentement forgés les mains des hommes, leur front, leur regard. Une nouvelle poésie aussi, le langage du romantisme révolutionnaire, simple et retentissant, accordé à toute l'espérance du monde moderne. Il faudra aussi écouter poindre les nouveautés de cette poésie. Il faudra reprendre le *Chant général*.